

PAN-EUROPÉENNE
PRÉSENTE

GARDE ALTERNÉE

un film de **ALEXANDRA LECLÈRE**

avec
**VALÉRIE
BONNETON**

avec
**DIDIER
BOURDON**

avec
**ISABELLE
CARRÉ**

SYNOPSIS

Sandrine, mariée depuis quinze ans, deux enfants, découvre que son mari Jean a une relation extraconjugale. Passé le choc, elle décide de rencontrer sa rivale, Virginie, et lui propose un étrange marché : prendre Jean en garde alternée. Les deux femmes se mettent d'accord et imposent à leur homme ce nouveau mode de vie.

France - Image : 1.85 - Son : 5.1

Durée : **104 min**

AU CINÉMA LE 20 DÉCEMBRE

Les photos et le dossier de presse sont téléchargeables sur le site du film :
www.pathefilms.ch

DISTRIBUTION ET PRESSE
Pathé Films AG
Neugasse 6, 8031 Zürich 5
Tél. : 044 277 70 83
katharina.straumann@pathefilms.ch

Interview **Alexandra Leclère**

L'écriture de trois de vos films (*Les sœurs fâchées*, *Le prix à payer* et *Maman*) était inspirée d'événements vécus. Qu'y a-t-il dans *Garde Alternée* qui soit éventuellement inspiré du réel ?

Se faire pincer en flagrant délit d'adultère par SMS interposés est devenu une situation assez commune. On entend tous les jours des histoires semblables. Il y a quelques années, j'ai eu une histoire d'amour passionnelle avec un homme marié jusqu'à ce que sa femme ne tombe sur nos textos.

Après avoir « fait le malade » pendant trois semaines il m'a dit « on arrête », un grand classique.

Or moi, j'aimais tellement cet homme que j'étais « prête à tout », sauf à ne plus jamais le voir. Dans un élan désespéré je lui ai alors demandé de suggérer à son épouse qu'on se partage sa présence une semaine sur deux.

Et sa réponse fut... ?

Euh... Non.

Qu'il ne pouvait pas être la moitié d'un homme ! Il est reparti avec son baluchon.

Des années plus tard, je suis partie de cette « anecdote » alors que je cherchais une idée pour un nouveau long-métrage. J'ai senti que je tenais une matière fantastique pour développer une comédie sur le couple. Tout le reste est évidemment le fruit de mon imagination.

Le film peut-il être vu en creux comme une critique féroce du couple ?

Va pour le « féroce », mais je récusé que ce soit une critique. Beaucoup de personnes trouvent leur compte à travers le mariage. J'ai été en couple trois fois sept ans dans ma vie et lorsque ça fonctionne avec un homme, c'est ce qu'il y a de plus merveilleux.

Vous aimeriez goûter de nouveau à la vie à deux ?

Depuis quelques années j'explore plutôt le célibat, avec bonheur et douceur. Mais j'adore les hommes.

Alors pourquoi pas ? Je rêve parfois d'un écrivain à mes côtés. Intelligent, profond, drôle, séduisant. Bref, facile à trouver non ?

Dans le film, c'est Sandrine, l'épouse et non la maîtresse qui propose la garde alternée. Pourquoi ?

Parce que contrairement à « l'anecdote » de ma vie privée, il fallait absolument que l'homme accepte, ou du moins n'aie pas le choix. Sinon il n'y avait pas de film. Cela ne pouvait donc venir que de son épouse, de la « légitime ». C'est d'ailleurs plus une injonction qu'une proposition qu'elle lui fait. Elle propose avec insistance à la maîtresse mais elle impose la situation à son mari : « Je ne vois pas bien ce que tu pourrais dire parce que là, très nettement, je préférerais que tu débarrasses le plancher une semaine ! ».

Durant tout le premier acte, le spectateur a un doute sur la sincérité de cette proposition incongrue qu'elle fait à son mari et à sa maîtresse.

C'est une ambiguïté voulue. Pour l'intérêt du spectateur, je souhaitais que plane le doute sur son intention profonde, jusqu'à ce qu'on découvre qu'il s'agit bien d'un plan échafaudé pour tenter de récupérer son mari volage. Je dis bien tenter, car elle se met en danger, elle ne peut en connaître l'issue. Elle tente le tout pout le tout, par amour.

Cette femme qui défend bec et ongles son couple se comporte en parfait tyran et pourtant vous parvenez à la rendre attachante. Par quel procédé ?

Le fond du sujet pouvant apparaître « incorrect » pour un large public, il fallait vraiment qu'on puisse s'attacher malgré tout aux personnages. J'aime profondément celui de Sandrine, spécialement dans les moments où sa stratégie va se retourner contre elle et la conduire à révéler ses failles profondes. Quand elle refait l'amour avec son mari à l'insu de « l'autre », elle est sincèrement persuadée que c'est gagné. Tout comme elle est persuadée qu'elle porte le coup de grâce à sa rivale durant sa soirée d'anniversaire de mariage. Je trouve que sa naïveté la rend alors bouleversante.

Cette scène, à la fois drôle et cruelle, est l'un des temps forts du récit. Comment l'avez-vous construite ?

Il fallait que la scène fasse basculer le film vers un autre type de récit.

Dans un premier temps le personnage d'Isabelle Carré commence par y subir une humiliation publique dans les règles, avant de trouver l'idée qui la remet en course aux yeux de Jean et de Sandrine. En enfilant la guêpière de l'épouse, après avoir enlevé le pyjama du mari, elle s'approche de la femme en robe de mariée et lui dit : il va falloir compter avec moi. Je ne suis pas une femme jalouse.

La robe de mariée, le pyjama, la guêpière. La symbolique me plaisait.

Tous vos films précédents contenaient déjà leur lot de « jamais-vu ». Vous aimez surprendre, comme peu d'auteurs osent le faire en France dans le domaine de la comédie.

J'aime les contrastes, souffler le chaud et le froid. Provoquer le contrepied est dans ma nature profonde.

Les surprises et les revirements se multiplient sans faiblir jusqu'au dénouement, qui est un autre temps fort du récit. Comment est née l'idée ?

Lorsque j'ai *pitché* les grandes lignes du sujet à mon producteur, il m'a dit « j'adore l'idée mais comment ça se termine ? » J'ai passé un mois à chercher un dénouement. Si c'était pour avoir une fin aussi banale que : il retourne avec sa femme, ou il reste avec la maîtresse, le jeu n'en valait pas la chandelle.

C'était clair dans mon esprit : je voulais les voir tous les trois ensemble mais pas « vivre » ensemble.

L'idée de la « maladie » est alors arrivée.

Au moment où il décide de les quitter, de vivre seul il se retrouve alors tributaire des deux femmes de sa vie.

J'ai rappelé mon producteur qui m'a dit « j'adore ». J'avais alors le moteur pour commencer à développer l'histoire.

Un final à la fois cruel et sarcastique, digne de Bertrand Blier !

J'ai mon ton propre mais j'adore Bertrand Blier. J'aimerais écrire un quatre mains avec lui.

Le film porte-t-il un message?

En aucun cas. On n'est pas obligé de tout justifier, de tout intellectualiser. *Garde alternée* est simplement né du plaisir que j'éprouve à écrire un vaudeville contemporain autour d'une situation surprenante et inédite.

Au mieux, je laisse entendre qu'il peut y avoir des solutions alternatives lorsque l'infidélité s'invite dans le couple.

En revanche, vous aimez toujours autant provoquer ?

Je dirais plutôt « faire craquer les vertèbres », mais ce n'est ni une décision ni une volonté, c'est

dans ma nature profonde. Mais j'aime surtout faire rire. *Garde Alternée* est une variation sur l'infidélité et ses conséquences, qui amusera, j'espère le public autant que je me suis amusée à l'écrire et à le réaliser, aidé par des acteurs fabuleux.

Pensez-vous qu'il y ait une thématique commune à vos cinq films ?

J'ai réalisé qu'ils se développaient tous autour d'une situation de contrainte : une femme obligée de supporter la présence d'une sœur (*Les sœurs fâchées*) ; une mère kidnappée par deux filles qui l'obligent à les aimer (*Maman*) ; une femme sommée de coucher avec son mari si elle veut garder son train de vie (*Le prix à payer*) ; des nantis obligés par décret d'accueillir des sans abri (*Le grand partage*). Moi qui ne supporte pas d'être obligé de quoi que ce soit, j'avoue que c'est singulier...

**Comment avez-vous bâti le personnage de Jean ?
Un homme normal qui tombe amoureux d'une autre femme.**

Je voyais Jean comme un homme a priori « normal », un type potentiellement séduisant, mais pas maladivement séducteur ; pas du tout le prototype du mec qui couche avec tout ce qui bouge. Il est professeur de littérature à la Sorbonne et c'est l'amour des livres qui le rapproche de la librairie délicieuse que joue Isabelle Carré.

Le film démarrait par leur rencontre dans la librairie. Il pleuvait à torrents, il entrait dans cette librairie. Et coup de foudre. On se retrouvait ensuite neuf mois plus tard quand l'épouse découvrait tous les textos. J'ai choisi de démarrer le film dans le vif du sujet.

Y-a-t-il une forme de lâcheté chez lui ?

Ni lâche, ni salaud. Mais sa culpabilité le conduit à une forme de démission : il se laisse malmener, on décide pour lui et il s'y plie. Et malgré les inconvénients et les contraintes, tout ça lui convient très bien, passée la surprise des premiers moments.

La situation lui convient en effet, jusqu'à ce qu'elle devienne dévirilisante...

À partir du moment où sa femme lui donne l'autorisation d'aller vivre avec sa maîtresse, il est complètement déstabilisé. Je crois que cet épisode illustre l'importance du mensonge comme moteur des amours clandestines.

Ce qui est intéressant c'est qu'entre-temps, la manœuvre de Sandrine la conduit à redevenir désirable à ses yeux.

Oui, elle se remet en cause, assume sa part de responsabilité dans le désamour de son homme et sauve ainsi en partie son couple. Elle se remet en selle, elle se remet dans la vie, dans le désir.

Didier Bourdon avait déjà travaillé sous votre direction dans *Le grand partage*. Quel type d'acteur est-il ?

Didier peut tout jouer, c'est un être drôlissime, avec une part de gravité qui le rend très attachant. Il est de plus en plus libre dans son jeu. Et je le trouve sexy.

Il y a nombre de scènes coquines, assez explicites, bien que mises en scène avec une touche comique. Comment s'en sont acquittés les acteurs ?

Tout est fait - et je fais tout - pour les mettre à l'aise. Personne n'est nu. En fait, cela est beaucoup moins source de gêne que de vrais fous rires.

Pour autant, on devine qu'une scène de sexe doit être plus facile à écrire qu'à mettre en scène. C'est le cas ?

Absolument. Rien de plus simple en effet que d'écrire dans le scénario : « Jean prend frénétiquement Sandrine dans toutes les pièces de l'appartement... »

Mais lorsqu'arrive le jour du tournage, on doit se poser les bonnes questions, réfléchir à des positions cocasses, drôles, qui suggèrent sans rien montrer. Le reste, c'est un travail de cadre.

La scène la plus délicate fut celle où Valérie apparaît intégralement nue, couverte de pétales de rose. Elle s'est préparée tranquillement avec son habilleuse, puis on a tourné en équipe réduite.

Sur la place Saint-Sulpice, il faisait très froid, elle a été très courageuse, on s'est un peu réchauffé avec quelques gouttes de champagne...

Dans les scènes où Isabelle « disparaît » sous la couette dès que son alarme sonne, elle a surtout eu très chaud.

Hélène Vincent joue la mère de Valérie Bonneton. Un personnage étonnant, qui l'aide à considérer sa situation avec plus de philosophie. Comment s'est-il imposé ?

La facilité aurait été que Sandrine se confie à une meilleure amie. Mais à travers le personnage de la mère je pouvais ainsi impliquer une autre génération avec un discours différent sur

l'infidélité. Sa distance, son fatalisme éclairé m'enchantent, comme lorsqu'elle dit « selon les statistiques, deux couples sur trois connaissent l'infidélité ; et encore : je pense que le troisième ne dit pas totalement la vérité ! »

Une des composantes d'une bonne comédie, c'est le rythme. Comment le travaillez-vous ?

Ça commence au stade de l'écriture des dialogues. A mesure que j'écris, je les lis à voix haute, jusqu'à pouvoir les réciter par cœur, jusqu'à ce que leur sens et leur musique me plaisent. Et ce, pour chaque rôle.

Après, le choix des acteurs est évidemment déterminant. Je connaissais déjà Didier Bourdon, Valérie Bonneton, Michel Vuillermoz et Jackie Berroyer. Isabelle Carré, Laurent Stocker et Hélène Vincent sont admirables. J'ai très envie de retravailler avec eux. J'aime l'idée de me forger petit à petit une famille de cinéma.

Et durant la mise en scène ?

Je me « couvre » parfois en doublant quelques axes, car l'échange est parfois un peu plus lent que ce que j'ai imaginé. Mais je soigne tout autant les silences. On ne doit pas épuiser le spectateur avec un débit trop mécanique. Si le rythme devient effréné, on n'accroche plus. Le rythme, c'est aussi une affaire de contraste.

À l'exception de *Maman*, vos trois autres films ont tous réalisé plus d'un million d'entrées (1,5 pour *Le prix à payer*, 1,5 pour *Les sœurs fâchées*, 1,2 pour *Le grand partage*) La prime à votre audace narrative ?

Je voudrais le croire, bien qu'ils m'aient valu quelques procès en « misogynie » ou « vulgarité » par voie de presse.

Pour moi, la vulgarité se situe bien ailleurs. Mais c'est le « prix à payer » sans doute !

Et j'adore mon film « Maman » qui a rencontré, c'est vrai, un moins large public mais qui n'en fait pas un film moins intéressant.

Quels sont vos goûts en matière de cinéma ?

Je suis très souple et pratique le grand écart, j'aime le cinéma de Bergman et j'aime *Le dîner de cons*. Après c'est une question de moments. Parfois j'ai envie de rire, parfois de pleurer, parfois de réfléchir. Un film, quel qu'il soit, doit tenir sa promesse.

Interview **Didier Bourdon**

Quelles furent vos impressions après la première lecture du scénario ?

J'avais déjà eu le plaisir de tourner sous sa direction dans *Le grand partage* et j'ai retrouvé le ton volontiers corrosif, provocateur, caractéristique du style d'Alexandra. Pour autant, son écriture ne sonne jamais comme une posture. On sent que son propos est toujours dicté par la sincérité. Je lui ai d'ailleurs demandé s'il n'y avait pas du vécu dans cette situation de départ !

Comme si vous l'aviez démasquée ! Et sa réaction ?

Un peu désarçonnée ! J'aime sa manière de partir de l'observation du réel pour nourrir un propos comique qui puisse dériver jusqu'au burlesque. Je pense qu'Alexandra Leclère confirme avec ce film la place à part qu'elle occupe dans le cinéma français : elle domine un univers qui fait d'elle un auteur à part entière, mais avec un sens de la comédie populaire que confirment le million d'entrées - et plus - de ses précédents films. On n'est pas loin de Woody Allen.

Quelle directrice d'acteurs est-elle ?

On s'entend particulièrement bien, il est très facile de la suivre dans ses indications, son écriture est fluide et c'est un bonheur de jouer pour elle à la virgule près. Je l'admire et lui suis très reconnaissant : elle a su exploiter je crois à la fois mon côté comique et mon fond sombre. *Garde alternée* tient de la « comédie à l'italienne » : le public est invité à rire d'une situation qui est pourtant à la lisière de la tragédie personnelle.

En 2002 vous aviez réalisé *7 ans de mariage*, l'histoire d'un couple enlisé dans la routine. Une thématique commune à *Garde alternée* ?

J'étais également parti de l'observation de mon premier mariage, survenu alors que j'étais sans doute trop jeune. Je jouais le rôle d'un homme qui voit son amour s'étioiler, qui en souffre et fait souffrir sa femme à son corps défendant. Alexandra pose elle aussi la question du désir : comment entretenir la flamme ?

Comment décririez-vous le personnage de Jean ?

Jean n'est ni un Brad Pitt, ni un Michel Petrucci. C'est un homme tout-à-fait normal, sincèrement amoureux de sa femme, mais installé dans une routine qui le conduit à lever les yeux sur une autre, simplement parce qu'elle a manifesté du désir pour lui. Malgré les failles de Jean – ou grâce à elles, je crois qu'on peut s'attacher à lui. Le titre du film dit fort bien son immaturité : dans le fond, c'est un « enfant » ce mec. Il n'a pas l'âge de décider pour lui-même, alors il accepte que sa femme le fasse pour lui.

Vous voyez de la lâcheté chez lui ?

C'est un mec désespérément normal, qui se bat comme il peut avec sa morale ! Ce n'est pas

un « salaud » comme on dit, ni même un cavaleur. Juste quelqu'un qui craque pour une charmante petite libraire qui à un moment précis réveille chez lui des sentiments propres à l'adolescence. Isabelle Carré possède un côté solaire sur lequel se cristallise instantanément ce sentiment et sert de manière idéale au récit.

Comment avez-vous travaillé pour donner deux visions opposées d'un même personnage selon qu'il est avec sa légitime ou avec sa maîtresse ?

Mon père avait lui aussi deux visages, selon que vous le croisez dans son boulot, où à la maison. Jean est dans sa posture de prof de littérature à la Sorbonne lorsqu'il rentre chez lui et qu'il embrasse, ses enfants et sa femme avec sérieux et bonhomie. Mais face à sa maîtresse, il a envie de dévorer la vie avec une énergie enfantine. Et lorsqu'il est démasqué, c'est la panique, il pense alors à préserver ce qu'il a construit et songe surtout à ses enfants qu'il voudrait préserver.

Que dit le film sur le mariage et ses limites ?

Le film ne donne surtout aucune leçon ! Il ne juge pas l'institution, mais plutôt les hommes - et les femmes - pour ce qu'ils en font. Personne ne sort indemne, en offrant un final à la Bertrand Blier qui personnellement m'enchanté : ce sont les femmes qui décident du destin d'un homme.

D'aucuns y verront-ils une forme de vengeance féministe ?

Et vent debout je m'inscrirais en faux : c'est juste le fruit d'un sens de l'humour. Et puis on ne fait pas (forcément) de bons films avec de bons sentiments. Je crois au contraire que la misogynie est à chercher dans beaucoup de comédies standard dans lesquels les actrices ont des rôles de potiche ou de faire-valoir.

Comment avez-vous travaillé avec vos partenaires sur les scènes les plus intimes ?

Isabelle Carré est une comédienne formidablement super zen. Elle abordait ces scènes-là sans complexe et sans véritable gêne, malgré sa nature réservée. On s'est beaucoup amusés à en rajouter certaines fois. Au départ, j'ai senti un peu plus d'inquiétude chez Valérie Bonneton alors j'ai veillé à ne pas trop l'effrayer ! Je garde notamment en mémoire une scène qu'Alexandra n'a finalement pas gardée qui figurait un cauchemar dans lequel elle assistait médusée à nos ébats.

Bon, mais cette « garde alternée » vous y croiriez, vous, dans la vie ?

En mathématiques on parle d'aporie pour définir un cas insoluble. Sur le papier, Jean, lui, finit par croire à cet amour bigame une semaine sur deux, avant de se cogner à ses inconvénients. Et ils sont nombreux comme vous l'avez vu...

Interview **Valérie Bonneton**

Comment voyez-vous le personnage de cette femme trompée que vous incarnez ?

Contrairement à ce qu'on pourrait croire, je ne suis pas poussée par la seule envie de faire rire au cinéma. J'aime pouvoir jouer autre chose et je trouve admirable la manière dont mon personnage évolue. Sandrine n'est pas d'un seul bloc. Au départ elle montre sa dureté, son côté sombre. Et le rire n'est possible que parce que juste avant elle a dû encaisser une émotion dévastatrice. Ce contraste, c'est la vie transportée au cinéma et c'est exactement ce je recherche.

Voilà un rôle qui réclame une immense implication et une colossale énergie.

C'est tout ce que j'aime ! Un propos assez inconvenant, à rebrousse-poil, une histoire qui sort des sentiers battus et un rôle qui offre beaucoup d'émotions. J'aime être surprise, mais j'aime encore plus surprendre. Je crois qu'Alexandra Leclère m'en a offert l'occasion.

Qu'est-ce qui vous a surpris chez Alexandra Leclère ?

Sa parfaite connaissance de son sujet. J'ai travaillé parfois avec des gens qui étaient de bons auteurs, mais qui s'avéraient ne pas être faits du tout pour la réalisation. Alexandra, elle, est faite pour ça. Elle sait exactement où elle va. Rien ne lui échappe et nous sommes les jouets d'une entreprise dont elle tire les ficelles avec délectation. Et aussi avec beaucoup d'amour pour nous. Elle est très attachante.

Elle connaissait son texte sur le bout des doigts, capable de jouer chacun de nos personnages à tour de rôle ! Ensuite, c'était à nous de nous dégager en partie de cette empreinte, pour nous approprier ces personnages. On lui faisait des propositions que le plus souvent elle écoutait. Tout était très précis. Toute l'équipe était à fond avec elle, galvanisée. C'est comme ça que je voudrais travailler tout le temps.

Que pensez-vous du sujet ?

C'est terriblement contemporain, non ? J'adore l'alternative au couple traditionnel qui se dessine à mesure que l'histoire progresse. C'est extrêmement audacieux, mais il a fallu trouver le ton pour que cette histoire a priori invraisemblable puisse apparaître crédible à l'écran.

Dans sa solitude et son désespoir, votre personnage fait des choses peu communes...

C'est peu de le dire ! Ce sont toutes ces « choses » qui m'ont poussée à dire oui. Je me suis dit que je n'aurais pas deux fois dans ma vie d'actrice la possibilité de danser à poil dans la fontaine de la Place Saint-Sulpice ! Ça ne se refuse pas. J'y suis allée à fond, même si l'eau était bien glacée...

Vous n'avez pas eu la moindre appréhension ?

Si, si, ça m'angoissait vachement. Il était deux heures du matin, j'étais en culotte, quelle folie ! Au moins mes enfants ne verront pas le film, ma fille en tout cas, ce serait la honte pour elle.

Pensez-vous qu'une femme puisse réellement accepter de partager l'homme de sa vie avec une autre ?

Cela peut sembler saugrenu, mais quand l'enjeu est de sauver son couple, pourquoi pas ? Ce qu'il y a de génial avec le cinéma est qu'il sert à réaliser ce qui semblerait improbable dans la vie. Cela dit, je suis de celles qui sont persuadées que tout est possible ici-bas. D'ailleurs, en vous disant ça il me revient que dans ma propre famille, existe une situation similaire. Une de mes tantes a depuis des années une relation tout ce qu'il y a de transparente avec un homme marié, et sa femme est consentante... C'est complexe une vie de couple quand même... Comment l'inscrire dans la durée sans perdre de plumes ?

Ce serait quoi le secret, si tant est qu'il y en est un ?

Se foutre la paix ? Admettre qu'avec tout l'amour du monde un couple est l'association de deux solitudes ? On a tous une bonne copine qui vous dit combien elle est contente de voir son mec partir de temps en temps et lui permettre de passer un « week-end tranquille », non ? Même les enfants, Dieu sait qu'on les aime, mais reconnaissez qu'on n'a rien contre le fait de les envoyer de temps en temps passer deux jours chez Mamie !

Le regard que porte l'épouse trompée sur la maîtresse évolue au fil du récit. Elle vous paraît plausible cette progressive empathie ?

C'est le regard d'Alexandra Leclère sur ces deux personnages et il dit sa liberté d'esprit. Au début, Sabine n'a que de bonnes raisons d'être en colère et de vouloir se débarrasser de Virginie. Le plan qu'elle ourdit est légitime : je la comprends, je la défends. Elle est celle qui a le plus à perdre dans l'histoire, avec des enfants au milieu... Et pourtant, à mesure qu'elle la fréquente, elle ne peut que la trouver charmante et elle finit par comprendre en partie que son mari ait pu être séduit. En fait, il y a énormément d'amour chez tous les personnages, même si tous finissent par payer cash leur sincérité.

Comment parvient-on à pleurer pour les besoins d'une scène ?

Mais voyons, c'est un secret ! D'abord, il n'est jamais acquis que je veuille pleurer. Ça ne se produit jamais sur commande. La meilleure approche est de ne pas y penser, de se dire « je verrai bien » et de se laisser gagner par l'émotion du moment lorsque la caméra tourne. Le travail en état d'urgence permanent sur *Fais pas ci, fais pas ça* ! m'a appris à rester ouverte à toute éventualité, à m'adapter aux désirs du metteur en scène.

Parlez-nous des scènes d'amour avec Didier Bourdon. Il dit vous avoir ménagée...

Oh Didier... Nous avons déjà travaillé ensemble à la télévision sur *Maupassant* et au cinéma dans *Bouquet final*. Je l'avais déjà trouvé touchant, c'est un garçon sensible, merveilleux. Il est ce qu'on appelle « un excellent acteur ». C'est si agréable de faire son métier face à un partenaire comme lui !

Quant à vous dire qu'il est très drôle, ça va de soi. Pour les scènes que vous évoquez, parfois il collait ses yeux contre les miens en louchant d'un air salace tout en me disant « mais je te repousse à ce point-là ?? »

On inventait tout le temps, comme cette scène où après lui avoir sauté dessus, je lui mettais une claque en lui disant « comment je m'appelle hein ? Comment je m'appelle ! » Elle n'était pas dans le scénario.

Cela dit, gérer la nudité, même avec Didier, n'est pas si facile. J'étais en lingerie, ce qui en soi me protégeait comme l'aurait fait n'importe quel autre costume. Et finalement c'était drôle. Ça m'a rappelé mes vingt ans, lorsque pour me payer le Cours Florent je posais nue pour un sculpteur. Au bout d'un moment, c'est comme d'aller chez le médecin : on se déshabille sans même réfléchir.

Vous n'avez jamais été attirée par le one-woman show ?

Jamais de la vie ! Cela me paraîtrait incongru de ne vouloir faire que de la comédie. Quand j'avais 25 ans, Dany Boon voulait déjà m'écrire un spectacle, je lui avais dit que je ne voulais pas être un produit comique. Je veux être actrice, point. Parce que j'adore Shakespeare, que je suis entrée au conservatoire avec Claudel et que j'en suis sortie avec Tchekhov...

Interview Isabelle Carré

Qu'est-ce qui vous a séduite dans la proposition d'Alexandra Leclère ?

Alexandra est une femme d'une remarquable complexité, dont la vie a été un roman, avec son lot de folie et d'étrangeté. On en trouve la trace dans *Les sœurs fâchées* et dans *Maman*, qui sont des films largement autobiographiques. J'aime le regard distancié qu'elle porte sur ce qu'elle a pu vivre, le sens de l'absurde qu'on retrouve dans tous ses films. J'ai été très sensible à son énergie communicative, à son franc-parler ; et bien sûr à son humour particulièrement acéré. A la marge, elle dégage aussi une formidable mélancolie. Le tout produit un mélange détonnant.

Quel fut votre sentiment à la première lecture du script ?

J'ai perçu qu'il y aurait des scènes inhabituelles à jouer, un attrait supplémentaire. Son écriture est concise, sans gras, proche d'un cinéma à la Blier, avec des répliques très écrites.

Elle se délecte des situations burlesques, absurdes, mais en partant souvent d'une situation vraie. La comédie n'est pas mon registre favori, mais ce qui rend l'exercice agréable avec elle c'est qu'on peut lui faire beaucoup de propositions de jeu.

Sur quelles scènes ?

Lorsqu'on se retrouve dans la baignoire avec Valérie... ou bien quand nous sommes face à Didier qui essaye de nous dire qu'il compte vivre seul tandis que nous tentons toutes les deux de le ramener à nous.

Comment s'est déroulée celle de votre scène de ménage à trois, la nuit dans la rue ?

C'est un bon exemple : nous avons commencé par la répéter en fin de journée avant la pause dîner, et lorsque nous avons commencé à la tourner, elle a progressivement évolué vers quelque chose d'assez éloigné de la scène écrite. On sentait qu'il fallait qu'elle devienne physique, que ça explose, que ça déborde. On ne s'est pas interdit par exemple d'y mettre un peu de burlesque, comme lorsque Valérie me décoche un coup de pied sur ma jambe supposée cassée. Ensuite, dans la partie où Didier nous plante-là, Alexandra nous a laissé toute latitude de nous approprier un peu plus la scène avec Valérie, et on s'est mises à dériver toutes les deux, dans l'émotion que provoquait son départ : ça fonctionnait, on comprenait que quelque chose nous liait à partir de cet instant. Du coup, Alexandra a supprimé la scène suivante qui devait justement expliquer notre toute nouvelle alliance.

Vous aviez déjà eu l'occasion de travailler avec Didier Bourdon ?

Oui, à mes débuts, il y a vingt-cinq ans, pour un film que Didier avait écrit, mais qui malheureusement n'a jamais vu le jour. Une histoire touchante de fantômes, fragile, très poétique, qu'il portait depuis longtemps, depuis l'adolescence, je crois. Il était alors en plein succès des Inconnus et il n'est jamais parvenu à réunir le financement pour un projet à l'évidence trop éloigné de ce qui lui valait alors un tel succès. On avait cependant eu le temps de faire des lectures chez lui, avec Stanislas Merhar et j'avais découvert l'artiste émouvant, drôle et sensible qu'il était.

Vous avez été révélée au cinéma dans *La femme défendue* de Philippe Harel, un film troublant où vous teniez le rôle d'une jeune maîtresse.

Je viens justement de retrouver Philippe Harel pour une sorte de suite en miroir où cette fois je suis la femme trahie. C'est produit pour Arte et le titre est explicite : *Un adultère*. C'est toujours jouissif d'explorer une même situation sous des points de vue opposés.

Dans *Garde alternée*, vous incarnez cependant une illégitime très atypique...

Ce qui m'amuse c'est justement la façon dont elle ne voit pas venir l'arnaque. Mais j'aime tout autant la manière dont elle retourne ensuite la situation à son avantage.

J'ai été séduite par son côté toujours partante, animée par la curiosité de savoir si ce montage amoureux peut réellement fonctionner. Elle a envie d'y croire, bien plus que les deux autres n'y croient eux même au début. Je pense que le côté romantique d'Alexandra Leclère s'exprime à merveille dans cette situation.

Cette situation vous paraît plausible dans la vie ?

Elle n'est pas forcément appelée à durer, mais oui. La crédibilité repose aussi sur le fait qu'Alexandra explore à fond de chaque situation. Elle conduit les personnages au bord du gouffre et on finit par se demander « comment je réagis ? »

Pourquoi les femmes acceptent-elles de devenir la maîtresse d'un homme marié ?

Je ne sais précisément, cela ne m'est pas arrivée tant que ça ! Lorsque j'étais jeune j'ai pu y trouver quelques aspects positifs, mais la frustration avait fini par l'emporter, avec l'impression d'être régulièrement effacée d'une « histoire » construite en suspension. J'avais du mal à remplir les traits.

Peut-on considérer le film comme « féministe » ?

En partie sans doute, à partir du moment où ces femmes s'ingénient à prendre le pouvoir au détriment d'un homme qui croyait pourtant garder la main. Le personnage de Didier devient

alors l'arroseur arrosé. Mais peut-être y-a-t-il des hommes qui savoureraient d'être ainsi « coincés » au milieu de deux femmes aussi fortes !

Le film questionne l'air de rien la monogamie comme modèle unique, non ?

Il n'existe plus un modèle familial unique, alors chacun y verra ce qu'il veut, ce n'est qu'une comédie ! Sans blesser personne, on peut se moquer de nos travers, de nos paradoxes et s'en amuser.

Vous alternez de plus en plus les genres, sans préjugés, aussi bien attirée par un premier film d'auteur que par des productions plus solides et balisées. Comment s'est faite cette évolution ?

Sans calcul. Ce que m'importe est d'explorer des univers et des situations inédites. C'est une opportunité de se renouveler.

Au début, comme il s'agissait justement d'une comédie, je me sentais la moins drôle de la bande, je me disais je vais plomber le film, ça va finir par se voir ! Je craignais même qu'Alexandra ne m'appelle après la lecture pour me dire « désolée, mais ça va pas le faire » ! Et puis autour d'elle, j'ai retrouvé l'équipe technique avec qui j'avais travaillé sur *Les sentiments* de Noémie Lvovsky et *Eros Thérapie* de Danièle Dubroux. Et grâce à ces retrouvailles, j'ai trouvé ma place, je me suis sentie plus légitime, animée de la force des timides. Je propose en général beaucoup de choses au metteur en scène dans ces cas-là.

Votre personnage ne recule devant aucun sacrifice pour garder son amant dans son lit, ce qui donne lieu à quelques scènes truculentes.

A partir du moment où j'ai senti que Didier avait autant envie de s'amuser que moi, on y est allé à fond. J'avais souvent à l'esprit le travail de Victoria Abril dans *Attache-moi* d'Almodovar, fait de fantaisie autant que d'audace. On s'est bien trouvé.

On se dit que même dans le cadre d'une comédie les scènes de nudité peuvent être un écueil. Ce fut le cas ?

J'ai horreur de ça. Mais quand c'est justifié par le script, que ça peut être source d'inattendu pour le spectateur, je trouve ça intéressant.

« Les hommes préfèrent les blondes » paraît-il, mais le personnage de Didier Bourdon refuse de choisir.

Mais je le comprends !

Liste artistique

Jean	Didier BOURDON
Sandrine	Valérie BONNETON
Virginie	Isabelle CARRÉ
Mère de Sandrine	Hélène VINCENT
Michel	Laurent STOCKER de la Comédie-Française
Félix	Michel VUILLERMOZ de la Comédie-Française
Père de Sandrine	Jackie BERROYER
Jeanne	Billie BLAIN
Antoine	Marty BERREBY

Liste technique

1 ^{er} assistant réalisateur	Léonard VINDRY
Directeur de production	Jean-Yves ASSELIN
Chef opérateur	Jean-Marc FABRE
Son	Jean UMANSKY
Régisseur général	Séphora MAYER
Chef décorateur	Carlos CONTI
Chef maquilleuse	Françoise CHAPUIS
Chef coiffeuse	Jane MILON
Chefs costumiers	Eric PERRON et Jacqueline BOUCHARD
Chef électricien	Christian WEYERS
Chef machiniste	Guy-Auguste BOLEAT
Montage	Hervé DE LUZE et Florent VASSAULT
Monteur son	Thomas DESJONQUERES
Mixeur	Olivier DO HUU

Musique originale, composée, dirigée et orchestrée
par Mathieu Lamboley

Musique additionnelle
Philippe Rombi

Supervision musicale & Production exécutive
Valérie Lindon

Partenaires

Une coproduction
PAN-EUROPEENNE
FRANCE 2 CINEMA

Avec la participation de
CANAL +
OCS
FRANCE TELEVISIONS

En association avec
COFIMAGE 28
LA BANQUE POSTALE IMAGE 11
MANON 8
A PLUS IMAGES 8
PALATINE ETOILE 15
INDEFILMS 6



Audiodescription et sous-titrage SME réalisés
avec la participation du Centre National du Cinéma et de l'image animée



Ventes Internationales
Wild Bunch

Distribution
Pathé Films AG